

D

L'Empire oriental des califes de Médine (632-661)

I. Le Califat de Médine à la veille des conquêtes extérieures

Les historiens modernes sont d'accord pour reconnaître que si Alexandre le Grand put réaliser son grand rêve de conquête, soumettre le Proche-Orient et l'Asie et y répandre l'hellénisme, ce fut grâce au travail préparatoire réalisé par son père Philippe II, roi de Macédoine.

«Ce fut Philippe qui conçut la plupart des grands exploits accomplis par son fils, qui posa les fondations de la demeure que ce dernier édifia, forgea ses instruments de travail, et qui avait déjà, en fait, au moment de sa mort, entrepris l'expédition de Perse.»¹

L'analogie est frappante entre la formation et l'expansion de l'Etat arabo-hidjâzien et celles du royaume gréco-macédonien. Comme Philippe en pays hellénique, Mahomet, en Arabie, est le vrai héros de l'expansion arabe à l'extérieur, bien qu'il soit mort avant que cette épopée ait été entreprise par ses Compagnons et successeurs. C'est Mahomet, en effet, qui posa les fondations de la future demeure du vaste monde de l'Islâm; c'est lui qui a unifié l'Arabie et créé, autour de Médine et de La Mecque, un grand Etat arabe, une solide organisation militaire, une nouvelle religion qui cimentait l'union des tribus indépendantes de la Péninsule, et enfin une nation homogène et solidaire.

Il est un point cependant où Philippe et Mahomet diffèrent l'un de l'autre. Le Macédonien sut préparer son fils Alexandre à poursuivre sa politique. «Il est un des rares monarques de l'histoire qui se soient souciés de leur successeur. Alexandre reçut en effet une éducation toute spéciale; il fut élevé pour l'empire. Aristote ne fut que l'un des précepteurs éminents choisis pour lui par son père. Philippe l'initia à sa politique.»²

Quant à Mahomet, il ressemble plutôt, à cet égard, à Alexandre lui-même, qui, comme le Prophète, mourut de la fièvre et sans avoir pu désigner son successeur. Cette négligence, qui fut la cause première du démembrement de l'Empire gréco-macédonien, sera aussi la faiblesse de l'Empire arabo-islamique. Les historiens, injustes envers Philippe qu'ils passent au second plan, sont plus équitables envers Mahomet. En effet, c'est la personnalité de ce dernier qui dominera, après sa mort, la vie religieuse, politique et sociale de l'univers islamique.

¹ H. G. Wells, *Esquisse de l'Histoire universelle*, p. 163.

² Wells, *op. cit.*, p. 164.

1. *Le Califat de Médine, monarchie arabe, théocratique, élective et viagère (632—661)*

a. *Les quatre califes de Médine ou les califes Ar-Rashidûn*

Comme la mort d'Alexandre, la brusque disparition de Mahomet, qui n'avait pu désigner un successeur et ne laissait pas de postérité mâle, faillit renverser l'édifice politique, religieux et social qu'il avait édifié au prix de vingt années d'efforts. Nouvellement instituée, non encore adaptée aux formes sociales de l'ancienne Arabie, la nouvelle communauté islamique est encore un organisme fragile, qui ne s'était maintenu que par le prestige de son fondateur.

Aussi, dès la mort de Mahomet, une âpre lutte pour la suprématie s'engage-t-elle entre Médinois et Mecquois, et plusieurs partis se fondent. En outre, les tribus bédouines, qui n'avaient jamais subi un joug quelconque, refusent de payer l'impôt et répudient l'Islâm. Enfin, de nombreux personnages, et même des femmes, croyant possible d'imiter Mahomet, prétendent à la prophétie.

Mais la nouvelle communauté arabo-islamique, jeune et robuste, réagit sainement contre cette crise qui la prenait au dépourvu et écarte la rupture. Ce furent surtout les «Compagnons» du Prophète, comme autrefois les «Diadoques» d'Alexandre, qui sauvèrent la situation en choisissant, comme *calife*³ ou successeur de Mahomet, le vieil *Abû-Bakr* (632—634), son ami, son compagnon d'Hégire et son beau-père.

Abû Bakr, Umar, Uthmân et Ali, qui régneront successivement de 632 à 661 et dont la capitale est Médine, forment la série de califes dénommés «*Ar-Rashidûn*», c'est-à-dire «les Sages» ou «parfaits». Les historiens arabes regardent leur règne comme la continuation de la communauté arabo-islamique telle que le Prophète l'avait créée.

Les deux premiers, *Abû-Bakr* (632—634) et son successeur *Umar* (634—644), dominent de très haut toute l'histoire de l'Islâm. Tandis que le court règne d'Abû Bakr stabilise l'Islâm en Arabie et amorce la conquête de la Syrie et de la Mésopotamie, Umar est le conducteur et l'organisateur de l'Islâm conquérant. Ses dix années de règne seront, pour l'Islâm, la période d'expansion triomphale: la Syrie, la Mésopotamie, la Perse, l'Egypte, la Cyrénaïque, c'est-à-dire tout l'Orient classique ou méditerranéen, seront annexées à l'Empire arabo-islamique de Médine et administrées par des lieutenants du calife.

Quant à *Uthmân* (644—656) et *Ali* (656—661), tous les deux gendres du Prophète, ils sont loin de posséder la personnalité et l'autorité de leurs

³ Le terme de *calife*, du mot arabe *califat* ou *Khalîfat*, signifie «successeur»; le nom de la dignité sera *Khilâfat* ou «succession», comme le titre d'*imperator* donna à l'Etat romain la dénomination d'*Empire*.

deux illustres prédécesseurs. Uthmân est un souverain insignifiant, qui subira l'influence des gens de son clan. Avec Ali, qui clôt la série des califes dits Ar-Rashidûn, l'Empire arabo-islamique de Médine connaît la division et la guerre civile, et finit par s'écrouler, en 661, sous les coups d'un Empire arabo-syrien, celui des califes umayyades. Damas détrônera Médine et la supplantera comme capitale politique.

b. Le Califat, institution politique et religieuse

Les Grecs, puis les Romains, avaient, on l'a dit, apporté en Orient, les premiers, l'hellénisme, «maître des sciences et des arts», et les seconds, le romanisme ou l'Empire, «maître de la guerre et du gouvernement.».

Les Sémites arabes, qui ont rejeté l'hellénisme et le romanisme derrière le Taurus, vont restaurer l'orientalisme, qui, sous le couvert du Califat islamique, réunira, dans une même main, le politique et le religieux.

De même que le premier Empire romain, organisé par Auguste, fut, en fait, une république aristocratique, ou plus exactement une monarchie élective et viagère, les quatre premiers successeurs de Mahomet, les califes Ar-Rashidûn, ont institué à Médine une république ou monarchie théocratique, dont le chef est également élu à vie.

Cependant, tandis que les premiers empereurs romains ont eu pour tâche essentielle l'organisation du grand Empire légué par la République, les successeurs du monarque-prophète auront pour objectif principal l'expansion de l'hégémonie arabo-islamique hors d'Arabie.

c. Le calife, premier chef religieux et Prince des Croyants

Abû-Bakr, premier successeur de Mahomet, prit le titre de «Successeur de l'Envoyé de Dieu» (*Califat Rasûl Allâh*). Ce précédent, qui devint une tradition, fera du Califat, ou *khilâfat*, une monarchie théocratique et absolue. Les califes doivent appartenir à la tribu arabe de Kuraysh, d'où était issu le Prophète, comme les premiers successeurs d'Auguste étaient choisis dans la dynastie des Jules.

Chef suprême d'une communauté théocratique, le calife porte également le titre d'*Imâm* (premier chef religieux) et celui d'*Amir al Mu'minîn*, c'est-à-dire «prince des croyants». Rappelons que les empereurs romains du Haut-Empire étaient, eux aussi, souverains pontifes et *princeps*; ce dernier titre faisait de l'empereur le premier parmi les citoyens romains: le «princeps» (prince).

Comme l'autorité des premiers empereurs ou princeps romains, le pouvoir du calife de Médine est une organisation originale, une transaction entre le chef de tribu et le souverain oriental sassânide ou byzantin; c'est un gouvernement patriarcal, continuation de l'anarchie et des méthodes bédouines.

d. *Pouvoirs et devoirs du calife*

L'étendue et l'exercice du pouvoir du calife, ainsi que la question de sa succession, ne sont définis par aucune règle. En l'absence de textes constitutionnels, inexistants dans le Coran, la puissance et l'autorité des califes reposent sur leur prestige personnel et sur leur titre de vicaires du Prophète. Absolue, illimitée et arbitraire, l'autorité de ces monarques, à la fois spirituelle et temporelle, résulte, comme jadis celle de l'empereur Auguste, des différentes fonctions qu'ils étaient seuls à assumer dans la direction de la communauté islamique.

Comme «successeur du Prophète», «prince des croyants» et «premier chef religieux», le calife est le chef suprême de la communauté: chef politique, religieux, militaire, civil, dont les pouvoirs ne sont limités, en principe, que par la Loi islamique. Il dirige la prière et confère aux armées musulmanes la bénédiction (*baraka*), qui leur assurera la victoire. Dépositaire de la Loi, qui est d'essence religieuse, il en surveille l'application.

Le calife administre, comme il l'entend, les deniers de l'Etat; il les affecte aux besoins de la guerre, aux travaux publics, au soutien des pauvres, à des dotations en faveur des membres de la famille du Prophète et des premiers Mecquois et Médinois qui avaient embrassé l'Islâm. Il doit maintenir dans leur intégrité les principes religieux, rendre fidèlement la justice, défendre le territoire de l'Islâm, y assurer la sécurité, reculer les bornes de la domination islamique, dépenser les revenus de l'impôt conformément à la Loi. Les califes de Médine, comme les premiers *princeps* romains, se conformeront à la lettre à ce magnifique programme.

Ces premières institutions organiques, qui resteront longtemps à l'état rudimentaire, sont, en très grande partie, l'œuvre du calife Umar, second successeur de Mahomet. Destinée à maintenir une unité apparente, cette organisation patriarcale résistera difficilement, on le verra, à la réaction des forces centrifuges. L'armée, dont le calife n'est que le chef théorique, jouera plus tard un rôle capital dans la transmission du Califat. D'autre part, les gouverneurs de province ne tarderont pas à se constituer en véritables princes, pratiquement indépendants.

2. *Les conditions générales de l'expansion militaire des Arabes, de l'établissement de leur domination politique et de la propagation de leur religion et de leur langue*

Si, pour de nombreux historiens, l'expansion militaire des Arabes, par sa rapidité prodigieuse et sa vaste extension, apparaît comme «l'événement le plus étonnant de l'histoire humaine», c'est parce que ces historiens semblent ignorer l'évolution historique du monde oriental pendant les temps antérieurs. «Replacée dans son cadre oriental», cette expansion res-

semble aux grandes conquêtes qui l'ont précédée, notamment à celles de Cyrus et d'Alexandre le Grand, et, plus près de nous, à celle des Turcs.

D'autre part, on ne doit pas perdre de vue qu'au VII^e siècle, les Arabes d'Arabie étaient des Orientaux non asservis à l'étranger occidental, et leur victoire sur ce dernier fut accueillie avec joie par le monde oriental, comme le sera, par les peuples asiatiques, la victoire des Japonais sur les Russes au début du XX^e siècle.

a. Les conditions générales de l'expansion arabe

Nous avons déjà vu les principaux facteurs qui ont favorisé l'expansion militaire des Arabes de l'Islâm en Orient: affaiblissement et désagrégation des deux grands Empires byzantin et sassânide, qui se partageaient le monde de l'époque; attitude indifférente, voire même favorable, des populations orientales, asservies depuis des siècles par les Gréco-Romains et les Perses et écrasées de taxes et d'impôts; persécution de ces mêmes populations, qui avaient adopté des doctrines religieuses différentes de celles de leurs maîtres byzantins ou perses; naissance du nationalisme oriental, en réaction contre l'hégémonie du Grec occidental et du Perse asiatique; caractère oriental de la race arabe, dont plusieurs rameaux avaient déjà, depuis des siècles, occupé et arabisé les déserts de Palestine, de Syrie et d'Irak et leurs confins cultivés; ralliement de ces peuplades arabes et arabisées des déserts syro-mésopotamiens à leurs congénères venant d'Arabie; premiers succès militaires des Arabes, qui ont accru leur prestige, etc.

D'autre part, le sentiment religieux, chez les conquérants arabes, eut certainement sa part dans l'expansion militaire de l'Islâm, en excitant chez les combattants, exaltés par une foi nouvelle, l'enthousiasme et l'esprit de sacrifice. En outre, l'appât du butin, qui est d'ordinaire un grand facteur de combat pour les nomades, joua aussi un grand rôle chez la masse des guerriers.

Enfin, «les Arabes ne se présentèrent ni en convertisseurs fanatiques, ni en destructeurs; ils razzèrent les provinces, invraisemblablement riches en comparaison de leurs pays d'origine, et leurs chefs eurent assez d'avenir dans l'esprit pour en ménager les ressources futures; ils surent nourrir la poule aux œufs d'or; ils laissèrent les vaincus sur leurs terres, en leur imposant de les cultiver et de remettre aux vainqueurs une part de leurs revenus.

Le massacre ne fut pratiqué que sur les armées en déroute; elles laissèrent sans défense des habitants pacifiques que les musulmans soumièrent sans effort. Si les attaques des Arabes en rase campagne eurent lieu contre toutes les règles et surprirent les généraux byzantins, la conquête des villes fortes se fit plus lentement... Les Arabes furent arrêtés par la moindre

forteresse, dont ils se contentèrent de faire le blocus, en tentant quelque escalade. Ils ne réussirent à prendre les villes, l'une après l'autre, que parce que les populations, dont le ravitaillement n'avait pas été prévu, exigèrent la reddition ou favorisèrent l'entrée de l'ennemi. En Syrie, Juifs et Chrétiens accueillirent les Arabes sans horreur; on verra plus tard les Juifs d'Espagne leur ouvrir la porte des villes.»⁴

b. Rôle de la « guerre sainte »

Le rôle du *Djihâd* ou « guerre sainte » dans l'expansion de l'Islâm, bien qu'important, n'en fut pas le facteur déterminant. Le fanatisme religieux, qui pousse le guerrier à sacrifier sa vie pour un idéal sublime, n'animait pas encore tous les combattants de l'Islâm. La plupart de ceux-ci n'étaient encore que superficiellement touchés par la foi nouvelle.

En tout cas, la guerre sainte des Arabes, entreprise pour Allâh et l'extension de son règne sur la terre, n'était nullement dirigée, comme on le pense, avec cette passion haineuse qui caractérise la plupart des guerres de religion, où les adversaires s'entr'égorgent comme des fauves. Les recommandations du Prophète et celles de ses successeurs immédiats, adressées aux troupes chargées de la guerre sainte, sont empreintes des plus nobles sentiments humanitaires. Ces recommandations interdisent l'usage de la fraude et de la ruse, le meurtre des enfants, des femmes et des malades, l'oppression des habitants paisibles, la destruction des maisons, des églises et des monastères, la dévastation des terres cultivées, la molestation des moines chrétiens. Les vaincus gardent la faculté de conserver leur religion et leurs cultes, moyennant le paiement d'un impôt comme taxe de protection.

c. Tolérance des Arabes de l'Islâm

Ces recommandations humanitaires témoignent de la générosité, de la noblesse et de la tolérance qui caractérisent les Arabes d'Arabie et qui se reflètent dans la religion islamique, produit de l'âme de cette race. Ni le Coran, ni le Hadîth, ni les faits historiques, ne justifient l'accusation de fanatisme qu'on adresse parfois à l'Islâm primitif. Comme le Christianisme, l'Islamisme est une religion d'amour et de pardon. Si des événements regrettables ont pu laisser croire à un préjugé contraire, ces événements, très postérieurs à l'expansion de l'Islâm hors d'Arabie, sont le fait des hommes et non de la religion islamiques. Il en fut de même en ce qui concerne le Christianisme, la plus douce et la plus pacifique des religions, au nom duquel des actes abominables furent très souvent commis.

Loin d'être des peuples fanatiques, les Arabes de l'Arabie ancienne,

⁴ Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 147, 148.

comme d'ailleurs ceux de l'Arabie moderne, sont, au contraire, individualistes, tolérants, généreux et libéraux. S'ils ont divisé les populations conquises en deux classes distinctes et inégales: les Musulmans et les non-Musulmans, c'est qu'une pareille distinction était la règle à leur époque. Les Romains s'étaient octroyé, eux aussi, dans l'Empire qu'ils avaient fondé par les armes, une situation légale supérieure à celle de la tourbe des vaincus. Fiers de leur race, ambitieux de pouvoir politique, voulant accaparer, pour eux seuls, les postes et les prébendes administratives, les Arabes conquérant ne tenaient pas à les partager avec les indigènes non arabes. Même après leur conversion à l'islamisme, ces derniers, qui devenaient juridiquement les égaux des Arabes, ne bénéficiaient pas, en fait, on l'a dit, des mêmes prérogatives.

Du point de vue politique, la tolérance des conquérants arabes est, en outre, commandée par des considérations d'intérêt. Dans l'Etat islamique primitif, le principal contribuable est l'infidèle, le non-Musulman. Son existence est, par suite, constitutionnellement prévue et organisée par la société islamique.

L'intolérance religieuse de l'Islâm et les persécutions auxquelles elle donnera naissance sont l'œuvre des générations postérieures, et particulièrement des Orientaux arabisés et islamisés, avides, non de prosélytisme, mais du besoin de dominer et d'exploiter leurs congénères demeurés non musulmans.

Vis-à-vis de l'étranger, l'intolérance ou plus exactement le fanatisme arabo-islamique est encore plus politique que religieux. Ce que l'Islâm repousse chez l'étranger non conformiste, c'est moins la foi religieuse, qui le laisse indifférent, que l'esprit impérialiste, qui froisse son orgueil et menace son autonomie. Ce qu'il combat chez les minorités religieuses qui vivent dans son sein, c'est leur inféodation à des puissances étrangères redoutables, plutôt que leurs croyances.

3. *Amorce des conquêtes extérieures*

a. *Le calife Abû Bakr (632-634)*

Abû-Bakr, qui succède au Prophète, est son ami, son compagnon d'Hégire, le conducteur du premier pèlerinage des Musulmans à La Mecque et le père d'Aïcha, l'épouse préférée de Mahomet. A cause de son grand âge, qui lui promet un règne court, tous les partis avaient accepté le choix d'Abû Bakr, avec l'espoir d'exercer le pouvoir derrière ce vieillard plus ou moins docile. En effet, le Califat d'Abû Bakr sera, en réalité, le gouvernement d'un triumvirat: Abû Bakr, Umar et Abû Ubaïda.

Abû Bakr, qui se rattache par un de ses ancêtres à la famille du

Prophète, est un homme d'une extrême simplicité; il avait mérité le surnom d'*As-Siddîq*, «le Véridique par excellence». C'est lui qui personnifie l'esprit de l'Islâm primitif, dans sa pureté et sa foi totale; il en est la conscience et la volonté. C'est grâce à son inébranlable volonté et à sa confiance en la protection d'Allâh qu'il écrase les soulèvements des tribus qui, dès la mort du Prophète, s'étaient refusées à payer la contribution obligatoire (*zakât*), et empêche la scission entre Médine et La Mecque. Avec la foi qui soulève les montagnes, il entreprend, avec de petites armées de 3000 à 4000 Arabes, de soumettre le monde environnant à la loi d'Allâh. Au cours de son court règne de deux ans, la conquête de la Syrie et de la Mésopotamie sera simplement amorcée.

b. Etat d'esprit en Arabie

Après avoir rétabli l'autorité de l'Islâm dans l'Arabie entière, Abû Bakr pouvait reprendre le dernier projet du Prophète, celui d'entreprendre une grande razzia pour effacer la cruelle défaite d'Ohod (p. 109). Ce projet permettra au calife d'employer au-dehors les troupes bédouines, que l'inaction et l'interdiction de la razzia entre les «frères» portaient naturellement à l'insubordination ou à des luttes intestines. Entreprises hors d'Arabie, les razzias avaient les caractères du Djihâd, la guerre sainte ordonnée par Allâh aux Croyants.

D'autre part, les intérêts économiques de Médine et de La Mecque, grands marchés caravaniers sur la voie du trafic international dont les clefs se trouvaient en Mésopotamie et en Syrie, poussaient le calife et son entourage à lancer les fraîches troupes arabo-islamiques en direction de ces régions du Nord. «Le mysticisme de l'Islâm allait se muer en un instrument d'impérialisme, dirigé à la fois contre la Perse et contre l'Empire byzantin» (Pirenne).

«C'est une solide cause économique que l'on trouve à la base obscure des grands événements de l'histoire du proche Orient. Il a été facile naguère de représenter les conquêtes musulmanes comme la conséquence foudroyante de l'ardeur religieuse des hommes du désert, fanatisés par le monothéisme coranique et lancés par Mohammed à l'assaut du vieux monde, sur leurs chevaux rapides, crinières au vent. Il faut malheureusement oublier ce tableau si simple et si saisissant, qui reproduit insuffisamment la réalité.

D'abord, les armées musulmanes ne sont point seulement composées de cavaliers . . . Les nomades avaient, en grand nombre, des chameaux dressés aux voyages prolongés comme aux expéditions rapides . . . D'autres . . . combattent à pied et sont des marcheurs infatigables . . . Le Yémen, tout peuplé de sédentaires, un instant révoltés avant la mort du Prophète, mais de nouveau soumis, prend une large part à la guerre sainte.

Ces hommes, si différents d'origine, de vie et de coutumes, n'ont point eu le temps, en quelques années ou quelques mois, d'être pénétrés de la foi musulmane. Dans l'immense péninsule, où le désert semble allonger encore les distances, les nouvelles pourtant circulent rapidement. On a appris d'abord la formation d'une puissance nouvelle au Hidjaz; au nom du Prophète, des missions sont venues demander aux chefs de se soumettre à la loi de Dieu; ils ont promis prière et dîme; ils se sont vite dégoûtés de payer celle-ci, mais ils ont appris que... des bandes arabes montaient vers les riches empires du Nord et y récoltaient un incroyable butin; dès lors on partit en masses, en une adhésion joyeuse au dieu bienfaisant. Au cours des campagnes, les tribus ne restèrent pas unies, leurs éléments fournirent des groupements nouveaux suivant les circonstances; les rudes campagnes, où il n'y avait point que des victoires, établirent entre eux un sentiment de solidarité arabe et musulmane. Enfin, les bandes disséminées à travers les pays conquis furent peu à peu fixées par la victoire, et tout en fournissant des éléments mobiles aux armées en campagne, elles adoptèrent ou reprirent la vie sédentaire; et ce sont ces groupes-là qui ont formé en pays conquis la véritable communauté musulmane...

Le sentiment religieux n'avait point transformé ces hommes, car il n'avait fait, pour la plupart, que les effleurer; mais dans ces guerres,... les Arabes montrèrent les qualités qu'ils devaient à la rudesse de leur vie sociale... A leur vanité originelle... est venu s'ajouter l'immense orgueil d'être le peuple choisi par Dieu pour recevoir le dernier des prophètes... L'influence personnelle des chefs sur les soldats et sur les événements est une des explications de l'histoire; elle correspond d'ailleurs fort bien au besoin d'adoration des foules. Elle est très réelle parmi les conquérants arabes... Si aisément émietté en fragments ou en individus rivaux, le groupement bédouin accepte passionnément l'autorité d'un maître, dont l'habileté et l'énergie sont reconnues.»⁵

c. Le monde oriental à la veille de l'invasion

Tout autre est la situation chez les Sassânides et les Byzantins, où les responsables semblent ignorer l'effervescence qui règne en Arabie et les dispositions agressives qui sont sur le point de se traduire en attaques. «Les deux empires (Perse et Byzance) n'étaient pas assez renseignés sur la situation de l'Arabie pour craindre une attaque sérieuse; aux premières bandes, ils n'opposèrent que les corps organisés pour protéger les frontières contre les razzias coutumières. Il fallut que des défaites successives eussent dispersé les troupes de plus en plus nombreuses qu'ils avaient

⁵ Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 138, 139, 140, 143, 144.

réunies, pour que le roi sassanide et le basileus comprissent qu'il fallait faire un gros effort, qu'ils se gardèrent d'ailleurs de coordonner.»⁶

A cette négligence des Empires byzantin et sassânide en état de décadence, s'ajoutent l'indifférence politique des populations de ces Empires et leur haine contre leurs maîtres. «Les embarras de l'Empire (byzantin) le contraignaient à écraser d'impôts ses sujets. Les querelles religieuses entre Constantinople, Antioche et Alexandrie agitaient les consciences, et les interventions violentes du pouvoir impérial jetaient le trouble dans la vie sociale . . . Comme en Occident, la décomposition de la société orientale est complète. La foule est à l'écart des affaires publiques: elle n'est point astreinte au service militaire auquel, en Syrie et en Palestine, elle paraît être définitivement impropre. Tout le monde vit de querelles religieuses.»⁷

D'autre part, les provinces orientales de l'Empire byzantin (Syrie-Egypte) étaient, on l'a vu (III, p. 370—374), «déchirées par des querelles sociales, religieuses et nationales. Les monophysites, qui se recrutaient dans le petit peuple de Syrie et d'Egypte, ne représentaient pas seulement une secte religieuse, mais un mouvement démocratique et national. Sur le plan religieux, . . . ils considéraient les orthodoxes avec une hostilité fanatique, parce qu'ils voyaient dans le culte trinitaire un véritable polythéisme; sur le plan social et national, ils représentaient le parti des paysans asservis dressés contre les grands propriétaires hellénisés. Or l'Islâm, directement issu du rigoureux monothéisme juif, . . . leur semblait plus proche de leur conception religieuse; il n'était d'ailleurs, à leurs yeux, qu'une secte chrétienne . . . C'est pourquoi, . . . la Syrie fut conquise avec une extrême facilité (636). Et Alexandrie monophysite accueillit le mahométan Omar (643) comme la Gaule catholique avait accueilli le païen Clovis.»⁸

Outre les haines et les luttes religieuses, qui opposaient les populations orientales à leurs maîtres grecs et perses, ces derniers, on l'a vu, par les guerres ruineuses entreprises, l'un contre l'autre, depuis plus d'un siècle, avaient contribué à la décadence irrémédiable de leur double monarchie et préparé la voie au premier envahisseur (III, p. 366—370). «Mahomet», écrit Dermenghem, «vint à une des époques les plus sombres de l'histoire, alors que toutes les civilisations, depuis la Gaule mérovingienne jusqu'aux Indes, étaient en ruines ou dans une trouble gestation.»

Nulle part, les Arabes ne rencontrent de véritable résistance populaire. Il était indifférent aux paysans de Syrie, de Mésopotamie ou d'Egypte, de payer la taxe à Byzance, à Persépolis ou à Médine. «Pour l'Orient,

⁶ Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 146.

⁷ Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 145, 146.

⁸ Pirenne, *Les grands courants de l'Histoire universelle*, II, p. 5—6.

comme pour l'Occident, une invasion tendait à devenir une révolution sociale» (Wells).

d. Faiblesse numérique des envahisseurs arabes

Cette disposition du monde oriental à accueillir favorablement un nouvel envahisseur (III, p. 372—375), et particulièrement les Arabes qui sont un peu parents, est nettement attestée par le nombre relativement minime des combattants musulmans qui, venus de la Péninsule arabique, ont envahi la Syrie, la Palestine, la Mésopotamie, l'Egypte, l'Iran. Sans parler de la difficulté de la concentration et du ravitaillement des armées dans le Désert, les Bédouins, qui, comme tous les nomades, ne peuvent pas s'éloigner de leurs tentes, sont généralement inaptes à guerroyer dans des contrées lointaines.

«Quand le Prophète ferme les yeux à Médine, en Juin 632, son parti comprenait un petit nombre de fidèles, qui pouvait mettre sur pied une armée de *huit mille hommes*» (Depont et d'Eckhardt). Le général Brémond, qui rapporte cette citation, la commente en ajoutant: «Nous avons pu vérifier sur place, en 1916—1917, la vraisemblance de cette affirmation; car, avec des ressources et des moyens infiniment supérieurs à ceux dont avait disposé le Prophète, les Alliés n'ont jamais pu réunir plus de quatorze mille hommes devant Médine, au cœur de leur pays. Et quand il s'est agi de marcher sur Damas, *pas un seul* des Bédouins n'a consenti à sortir des limites territoriales de sa tribu, et à s'éloigner de sa tente...

A Bedr, en 624, il (le Prophète) a *trois* cavaliers et 311 fantassins. Lors de sa défaite à Ohod, en 625, il a mille hommes. Au mois de Chaoual, an V de l'Hégire, les Béni Qoréich marchent sur Médine avec dix mille hommes... Le Prophète ne peut réunir que trois mille hommes (guerre du Fossé)... La première expédition contre les Ghassanis de Damas, en 630, a trois mille hommes. Elle est à peu près détruite. La deuxième, conduite par le Prophète en personne, — et qui ne dépasse pas Tebouk, ne voit pas l'ennemi et se replie d'elle-même 'à cause de la chaleur de l'été', — aurait eu, d'après Sédillot, dix mille cavaliers, vingt mille fantassins, douze mille chameaux. Mais il suffit d'avoir été en Arabie pour être assuré que des effectifs semblables ne sauraient y être réunis, ni y vivre. Il eût été impossible, surtout à cette époque-là, de faire subsister 30.000 hommes et 22.000 animaux. En 1916—1917, nous n'avons jamais pu aligner les 14.000 hommes réunis devant Médine à huit jours de vivre, malgré les ressources considérables venues des Indes et d'Egypte par bateaux à vapeur. Et quant aux 10.000 cavaliers (quatre cents tonnes d'eau d'abreuvoir par jour!), il eût été impossible, il le serait encore, de leur fournir des chevaux, et de loin!... Le cheval exige de l'eau et du fourrage. Il ne peut donc vivre que dans des pays arrosés...

L'inaptitude des Arabes du Hedjaz à faire une guerre hors de leur territoire est restée ce qu'elle était alors. Les Bédouins ne peuvent pas s'éloigner de leurs tentes, où rien ne marche quand ils sont absents. Tous les nomades en sont là . . .

Quand le Prophète mena lui-même une expédition contre les Romains Byzantins, ou plutôt contre leurs Arabes Ghassanis, fédérés de l'Empire, il ne put décider ses contingents à dépasser Tebouk, qui marquait la limite du Hedjaz; vainement les menaça-t-il des feux de l'enfer, 'plus brûlants que ceux de l'été'. Il dut renoncer à aller plus loin. Quand le Khalife Omar (634—644) y parvint, il fut assailli des réclamations des femmes, laissées seules . . .

Quand, à l'automne de 1918, l'armée Faïçal marcha d'Akaba sur Damas, malgré le prestige de la famille Hachémite, malgré les soldes élevées, libéralement octroyées, *pas un seul Bédouin* du Hedjaz ne consentit à suivre l'Emir au-delà de la limite de la Confédération des Harb et à entrer en Syrie . . .

Les Bédouins, à l'époque du Prophète, étaient déjà de même. Comment auraient-ils pu conquérir la Syrie, qui avait alors 12 millions d'habitants, la Perse et l'Egypte qui en avaient autant, par des guerres qui ont duré de 632 à 640, huit ans, et alors que la population du Hedjaz n'était que de 200.000 âmes à ce qu'on peut estimer, et dans une situation misérable et arriérée, tandis que Syrie, Perse et Egypte étaient à la tête de la civilisation d'alors?»⁹

Ce sont, on l'a dit, les indigènes mécontents qui, épousant la cause des envahisseurs, grossirent leurs effectifs en s'enrôlant dans leurs armées. Ce sont surtout les Arabes chrétiens nomades et mi-nomades de l'Est syrien (Ghassân), de l'Ouest mésopotamien (Hîra) et du haut Désert syro-palestinien, qui, les premiers, ont abandonné leurs suzerains respectifs de Byzance et de Perse qui persécutaient leur foi, pour se rallier à leurs congénères arabes venus du Sud, et se convertirent, en grande partie, à l'Islâm (III, p. 341—352).

«Nous pouvons même ajouter *qu'ils furent les meilleurs des Musulmans*, car ils croyaient à un seul Dieu, qu'ils nommaient Allah; et ils faisaient la prière, ce qui n'était pas souvent le cas des Bédouins du Hedjaz.»¹⁰ Depuis deux ou trois siècles, en effet, les Arabes de Ghassân et de Hîra, chrétiens monophysites ou nestoriens, adoraient Dieu qu'ils appelaient Allâh et, comme leurs frères musulmans, «pratiquaient jeûnes, prières avec genuflexions répétées, même allongés, aumônes, assemblées religieuses».

⁹ Général Brémond, *Berbères et Arabes*, p. 33—37, 42—43.

¹⁰ Nau, cité par Brémond, *op. cit.*, p. 92.

e. Les Arabes lancés à l'assaut

Préludant à la conquête extérieure, Abû Bakr, qui a embrigadé les Bédouins dans son armée, organise, sur les confins de la Syrie, des razzias qui préparent l'islamisation des tribus arabes de ces régions. Celles-ci, on le sait, jouaient depuis des siècles, en cette zone, un rôle de pénétration arabe, qui va préparer à l'Islâm la conquête de la Palestine et de la Syrie. D'autre part, la conquête du Yamama sur l'un des faux prophètes qui avaient surgi en cette région, suivie de l'occupation militaire de Bahraïn qui était soumis aux Sassânides, met en contact les Arabes et les Perses dans la zone de l'Euphrate et prépare l'annexion de l'Irâk.

f. Annexion des Arabes de Hira (633)

En 632, sur l'ordre d'Abû Bakr, les généraux Muthanna ibn al Hâreth et Khâled ibn al Walîd marchent sur Hîra, capitale de l'ancien royaume des Arabes Lakhmides, qui, depuis la défaite de son dernier roi en 602, était devenu une province perse (III, p. 347—348). Aidés par les Arabes du pays, hostiles aux Perses, les Musulmans s'emparent de Hîra (633).

g. Victoire de Ajnadayn, en Judée (634)

Au printemps de 634, deux armées arabes, dont l'une est commandée par Amr ibn al Aas, le futur conquérant de l'Egypte, envahissent la Palestine sud-orientale. Appelé du pays de Hîra, Khâled ibn al Walîd, avec une cavalerie d'élite, occupe la Transjordanie et va au secours de Amr. En juillet, a lieu à Ajnadayn, en Judée, la première grande bataille contre les Byzantins; les trois armées arabes remportent la victoire (634).

Khâled, qui s'est distingué dans cette journée, se dispose à livrer aux Grecs un combat décisif, lorsqu'il reçoit la nouvelle de la mort du calife Abû Bakr (634).

II. Conquête de l'Orient méditerranéen

1. *Le calife Umar et la fondation du grand Empire arabo-islamique de Médine*

a. *Le calife Umar (634–644)*

Si Mahomet, le législateur inspiré, est le promoteur de l'unité religieuse et nationale de l'Arabie, *Umar*, qui succède à Abû Bakr, est «le conducteur et l'organisateur de l'Islâm conquérant». Sous son règne de dix années, tout l'Orient classique ou méditerranéen, c'est-à-dire la Syrie, la Mésopotamie, l'Egypte, ainsi que la Perse, sera annexé au jeune Empire arabo-islamique de Médine.

Dans la tradition musulmane, Umar passe pour le grand législateur de l'Islâm, et les juristes invoqueront plus tard son nom à l'appui de leurs propres doctrines. Il est le calife légendaire, énergique et considéré, simple dans sa nourriture et dans ses habits, toujours prêt à faire respecter la justice dans son vaste Empire.

«Aussi simple et sévère que Mahomet et Abou Bakr, il reste le même après ses éclatants succès, et fait songer à certains des empereurs militaires de l'antique Rome. A la fois conquérant et administrateur, il est non seulement énergique, mais habile à tirer parti des circonstances, des individus et de l'enthousiasme religieux . . . En outre, c'est à lui qu'il convient d'attribuer en principe l'organisation, ou plutôt l'adaptation, des pays conquis.»¹¹

b. *Prise de Damas (635)*

En janvier 635, Khâled ibn al Walîd qui, avec sa cavalerie, avait, en 634, rejoint en Jordanie les armées arabes de Amr ibn el Aas et battu les Byzantins en Judée, attaque de nouveau les ennemis qui s'étaient rassemblés près de Beysân (Jordanie), les oblige à battre en retraite et les poursuit jusqu'aux environs de Damas. Battus de nouveau, les Byzantins s'enferment dans Damas, qui se rendit après six mois de siège (635).

c. *Conquête de la Chaldée (635)*

Depuis la prise de Hîra (633), à l'ouest du bas Euphrate, les Arabes cher-

¹¹ Massé, *op. cit.*, p. 39.

chaient à pénétrer en Babylonie perse, où Umar, dès son avènement, avait envoyé des renforts sous le commandement d'Abû Ubayda.

Dans une première bataille, près de Hîra, les Arabes sont battus et Abû Ubayda est tué (634). Mais l'anarchie qui règne à la cour des Sassânides empêche ces derniers de tirer parti de leur victoire. Les Arabes ne tardent d'ailleurs pas à réparer ce grand échec par une seconde campagne victorieuse.

En 635, une bataille décisive se déroule à Kadisyâ, à 30 kilomètres du camp militaire de Kûfa. Les Arabes, renforcés par leurs congénères de Hîra, notamment les tribus chrétiennes de Taglib, de Bakr, de Mossûl, qui avaient l'habitude séculaire d'expéditionner dans ces régions, infligent aux Perses une lourde défaite. Avançant ensuite par l'Euphrate, les vainqueurs envahissent la Babylonie et s'emparent de Ctésiphon, capitale mésopotamienne de l'Empire sassânide, que les Perses s'étaient hâtés d'évacuer (635). Enfin, en 637, les Perses sont encore battus à Jalula, sur l'ancienne route des caravanes entre la Babylonie et l'Iran. Le souverain sassânide est contraint de gagner l'intérieur de la Perse (637).

d. Victoire du Yarmûk (636)

En 636, une armée byzantine, comprenant des contingents d'Arabes chrétiens de Ghassân et des auxiliaires araméens, repousse plusieurs attaques musulmanes sur les bords du Yarmûk, affluent du Jourdain. Mais le troisième jour, les Arabes chrétiens de l'armée byzantine, abandonnant leur chef Jabalah qui resta fidèle à l'empereur, passent aux Arabes musulmans qui remportent la victoire (636).

«Les légions (byzantines), comme toujours, étaient dépourvues de la cavalerie nécessaire; . . . les armées impériales s'étaient fiées aux troupes auxiliaires arabes chrétiennes, et celles-ci passèrent à l'ennemi dès que les deux armées se trouvèrent face à face . . . Dès que la cavalerie irrégulière eut fait défection, le résultat cessa d'être douteux. Une tentative de retraite dégénéra en déroute et se termina en massacre. L'armée byzantine avait combattu le dos à la rivière, que ses morts vinrent bientôt obstruer.»¹²

e. Conquête de la Syrie et de la Palestine (637)

La victoire du Yarmûk permet aux Arabes, qui remontent vers le Nord, d'achever la conquête de la Syrie et de la Palestine.

Le grand quartier général de l'armée arabe s'installe au sud de Damas, à Jabiya, une résidence des anciens rois arabes de Ghassân. Cette place, qui conservera son importance militaire jusqu'au temps des califes umayyades, voit arriver de Médine, en 637, le calife Umar en personne. Entouré

¹² Wells, *op. cit.*, p. 301-302.

des Compagnons les plus considérables du Prophète, le calife vient organiser les pays conquis et fixer les bases du système des pensions aux combattants de la guerre sainte et à leur postérité.

De Jabiya, Umar envoie faire le siège de Jérusalem; cette ville, qui se rend très vite au calife lui-même, reçoit des conditions relativement douces (637). Le vainqueur accorde aux chrétiens la sécurité de leurs personnes et de leurs biens, le maintien de leur église et la liberté religieuse, moyennant le paiement du tribut ordinaire. Pendant son séjour à Jérusalem, Umar jette les fondements de la mosquée qui, aujourd'hui encore, porte son nom.

La chute de Jérusalem eut un immense retentissement. Épuisée par ses guerres avec la Perse, Byzance n'a plus les moyens de recruter des mercenaires dans les marches syriennes. Après la ville sainte, Alep, Antioche, Kinasrîn, tout le nord de la Syrie, tombent, par la suite, aux mains des envahisseurs. Les Arabes chrétiens de ces provinces byzantines se rallient à leurs congénères victorieux. S'adressant aux Arabes chrétiens de Tagrit, résidence du patriarche monophysite d'Orient, le général musulman de la région leur avait dit: «*Vous êtes des nôtres. Qu'avez-vous de commun avec les Grecs?*» Nau, qui rapporte ce propos, ajoute: «*On avait une idée très nette de la nationalité arabe opposée aux Grecs.*»¹³

La journée du Yarmûk, qui brisa la force et la confiance byzantines, fait comprendre à l'empereur Héraclius que la Syrie, qu'il avait tout récemment reconquise sur les Perses (628), est définitivement perdue. Abandonnée par le basileus qui repasse le Taurus, la Syrie, que l'hellénisme avait dominée pendant près de mille ans, reprendra bientôt, sous les Arabes, sa figure, sa culture et sa civilisation sémitiques.

Umar confie le gouvernement de la Syrie à Mu'awya, fils d'Abû Sofyân, ancien secrétaire du Prophète (p. 110). Cette nomination (637) est à l'origine de la fortune politique de Mu'awya, qui sera le fondateur de la dynastie et de l'Empire arabo-syrien des Umayyades.

f. Conquête de la Haute Mésopotamie (639)

Maîtres de la Palestine, de la Syrie et de la Basse Mésopotamie, les Arabes se lancent à la conquête de la Haute Mésopotamie, dont la population sémito-araméenne, on le sait, est constamment opprimée, soit par l'orthodoxie grecque, à cause de son christianisme monophysite ou nestorien, soit par la Perse, à cause de sa foi chrétienne. Comme la Syrie et la Chaldée, la Haute Mésopotamie est également préparée à recevoir ou à accepter l'arrivée de la nouvelle vague arabe. Depuis plusieurs siècles déjà, on l'a vu, les nomades arabes avaient pénétré dans cette contrée, au temps des royaumes d'Edesse et de Palmyre (III, p. 71, 72, 161, 165, 173).

¹³ Nau, cité par G. Brémond, *Berbères et Arabes*, p. 95.

De même que les Cananéens, les Amorrites et autres Sémites anciens, venant du sud, s'étaient introduits en Mésopotamie par la voie du vieil Amurru (Syrie), les nouveaux Sémites Arabes se lancent de Homs et de Kinasrîn dans l'antique contrée assyrienne. En 639, le pays est envahi et presque toutes les villes capitulent en l'espace d'un an et demi. Une incursion est même poussée, en 641, jusqu'en Arménie.

Ainsi, comme la Syrie, enlevée aux Byzantins, la Mésopotamie, arrachée aux Perses, recouvre sa physionomie sémitique. Les deux vieilles régions mésopotamiennes, la Babylonie-Chaldée ou Basse Mésopotamie, et l'Assyrie ou Haute Mésopotamie, deviendront, sous les Arabes, l'une, l'*Irâk el Arabi* et l'autre, la *Djazîra* ou « Ile ».

g. Conquête de l'Egypte (640—642)

Après la Syrie, la Palestine et les deux Mésopotamies, la conquête de l'Egypte et celle de la Perse proprement dite commencent presque simultanément, à partir de 640, et sont achevées, toutes les deux, vers la fin de 642.

La conquête de l'Egypte, réalisée avec des effectifs relativement peu nombreux, ne pourrait se comprendre si les Arabes étaient entrés au milieu d'une population hostile. Comme en Syrie, l'ennemi, pour l'Egyptien monophysite, était le Grec. D'après Josèphe, l'Egypte gréco-romaine comptait au moins huit millions d'habitants, dont la plus grande partie, celle qu'on appellerait aujourd'hui « nationaliste », était chrétienne monophysite, et, par suite, hostile à Byzance et à sa doctrine dite orthodoxe.

A l'arrivée des Arabes, la désaffection des indigènes égyptiens ou Coptes à l'égard des Grecs et de Constantinople était à son comble. Nommé par l'empereur Héraclius patriarche d'Alexandrie et gouverneur civil de l'Egypte, Kyros (Cyrus), ancien évêque de Phasis, dans le Caucase (d'où le nom de Mouqawkas que lui donneront les Arabes), avait, dès sa nomination en 631, inauguré en Egypte une politique cléricale oppressive. Il fit peser sur les monophysites des exigences fiscales si lourdes que ces derniers, comme leurs coreligionnaires de Syrie, accueilleront les Arabes en libérateurs (III, p. 373—374).

En 640, Amr ibn al Aas, général en chef de l'armée en Palestine, avait, apparemment de sa propre autorité et avec des troupes insuffisantes, occupé Péluse (Famiah), dans le Delta oriental. Le calife Umar s'empresse d'envoyer cinq mille hommes, en majorité Syriens, sous le commandement de Zubayr, pour renforcer le contingent de Amr, en même temps que pour surveiller les tendances trop indépendantes de ce dernier.

Battus à Héliopolis, les Grecs se retranchent dans la citadelle de Babyloné, l'ancienne Memphis des Pharaons. Ayant besoin des troupes à Con-

stantinople même et en Italie, l'empereur laisse Babylone sans secours. Kyros, qui venait de rentrer de Constantinople, portait les pouvoirs nécessaires pour négocier avec les envahisseurs. Contre le paiement d'un tribut, les Chrétiens restent en possession de leurs églises et conservent l'administration des affaires de leur communauté. Les Byzantins évacuent Alexandrie (642) et les Arabes l'occupent. A Fostât, quartier général de l'armée arabe en Egypte, qui sera le futur vieux Caire, Amr érige la mosquée qui porte encore aujourd'hui son nom.

La légende de l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie est aujourd'hui réfutée. Cette célèbre bibliothèque, on le sait, avait été brûlée, sept siècles avant l'Islâm, pendant la bataille engagée entre les troupes de Ptolémée XII et celles de Jules César, en 48 avant J.-C. (III, p. 40).

Comme en Syrie, les fonctionnaires locaux restent en place. La nouvelle religion est bien accueillie et les conversions sont nombreuses parmi les Egyptiens. «L'Egypte avait présenté un spectacle bien plus extraordinaire quand elle était passée au Christianisme. Il n'y avait pas eu besoin d'invoquer une invasion.» A deux époques successives, la doctrine du Christ et celle de Mahomet ont représenté, pour la masse égyptienne toujours déshéritée et avide de réformes sociales, l'espoir de la fin de l'oppression et de la misère. Dès les temps antiques, on l'a vu, les Egyptiens changeaient aussi de religion toutes les fois qu'un grand Pharaon réformateur choisissait un nouveau dieu dynastique et national.

h. Conquête de la Perse (642)

Lorsque le dernier Sassânide, le roi Yezdegerd III, monta sur le trône en 632, les Arabes étaient déjà lancés à l'assaut des provinces mésopotamiennes de la Perse et notamment de l'ancien royaume arabe de Hîra, à l'ouest du bas Euphrate. Dès 635, on l'a vu, la Chaldée sémitique, centre politique de l'Empire perse et site de sa capitale Ctésiphon, lassée par l'intolérance politique et religieuse de la vieille dynastie des Sassânides, s'était déjà livrée aux Arabes. Yezdegerd s'était réfugié à Hulwan, à l'entrée des défilés du Zagros, puis, après sa défaite à Jalula (637) et l'avance des Arabes, le roi sassânide, en 640, avait gagné le Persis ou Perse propre, pour préparer la défense du cœur de l'Empire.

Epuisés, on l'a vu, par plusieurs années de guerre contre Byzance, les Sassânides étaient encore inquiétés, du côté de l'Asie, par les Khazares caucasiens et par les Turcs de Bactriane. La désunion et la décadence intérieures facilitaient le succès de l'invasion arabe. Battu par les Byzantins en 628, l'Empire perse, qui dut évacuer la Syrie, la Palestine et l'Egypte, fut envahi par Héraclius et ne s'était sauvé qu'en implorant la paix (III, p. 366—370).

« Depuis lors, sans arrêt, l'empire sassanide se précipitait vers sa chute. Il n'avait jamais possédé la solide base d'une race unitaire. Les anciens Ariens immigrés étaient très inférieurs en nombre à la population autochtone de race levantine; ils étaient presque entièrement absorbés par elle, malgré la prescription religieuse qui avait recommandé aux Zoroastriens, pour maintenir la pureté de leur tribu, le mariage consanguin. Le type physique des autochtones l'emporta définitivement; la langue que les immigrants imposèrent aux sujets subit une forte influence de ces derniers. Depuis que les Sassanides avaient transféré le centre de gravité de leur empire en Babylonie, avec sa capitale Ktésiphon-Séleucie, les chrétiens araméens leur donnaient fort à faire. »¹⁴

En 642, les Arabes enlèvent Qarmasin, au nord-est de Hulwan, qui leur ouvre l'entrée du plateau iranien, et remportent sur le général persan Firuzân une grande victoire à Nihawend, au sud d'Ecbatane, l'actuelle Hamadân (642). Débandée après cette défaite, l'armée perse se réfugie dans les villes fortifiées, avec l'intention de les défendre séparément.

En 643, l'importante ville d'Ispahan, où Yezdegerd III s'était réfugié après sa défaite à Nihawend, est emportée par les Arabes. Le roi perse se retire à Istakhr, l'ancienne Persépolis, capitale et berceau des Perses; de là, ce dernier des rois perses sassânides erre à travers le Tarabistan et le Khurassân, comme, mille ans auparavant (331 av. J.-C.), Darius III, le dernier des rois perses achéménides, l'avait fait devant son vainqueur Alexandre le Grand (II, p. 370). Comme Darius aussi, qui avait été tué, au cours de sa fuite, par une personne de son entourage, Yezdegerd est assassiné, à Merw, par un meunier qui l'avait hébergé (651). Sa mémoire vit encore aujourd'hui chez les Parsis de l'Inde, qui avaient émigré après l'invasion arabe.

Pour la première fois, depuis le démembrement de l'Empire d'Alexandre le Grand, l'isthme iranien est ouvert à la circulation des marchandises et des idées et unit le monde méditerranéen et l'Asie centrale et méridionale. Cet événement, qui va déplacer le centre de gravité économique du monde oriental, en portant, du Sud au Nord, la route de l'Inde, provoquera, par le fait même, le déplacement du centre politique de l'Empire arabe. Damas remplacera bientôt Médine, et la dynastie des califes umayyades succédera aux califes Ar-Rachidûn ou de Médine.

2. *Sous le règne de Uthmân (644—656). Déclin de l'Empire de Médine*

a. *Le calife Uthmân*

Le calife Umar, en mourant, avait confié à six personnages de marque le soin de désigner son successeur. Le choix de ces derniers se porte sur le

¹⁴ C. Brockelmann, *Histoire des peuples et des Etats islamiques*, p. 51.

moins important d'entre eux, *Uthmân ibn Affân* (644—656), de la maison de Umayyah, qui est proclamé calife. Agé et sans énergie, le nouveau souverain, qui subira l'influence des hommes de son clan, les Banû Umayyah, sera l'instrument de leurs ambitions effrénées. Son cousin Merwân prend en main la direction des affaires à Médine, et tous les postes importants de gouverneur de province, en Syrie, en Irâk et en Egypte, sont confiés à des membres de sa famille. Son cousin Mu'awya, gouverneur du Syrie depuis 637, reçoit les pleins pouvoirs (p. 190).

Cependant, la vigoureuse impulsion imprimée à l'Empire par Umar fait que la politique de conquête se continue méthodiquement sous son successeur, le faible Uthmân. Jouant au souverain, le gouverneur de Syrie, Mu'awya, s'empare de l'île de Chypre, impose tribut aux princes de l'Arménie et soumet les tribus berbères de la Tripolitaine. En Perse, les troupes musulmanes s'avancent jusqu'à l'Oxus. Mais ces campagnes lointaines sont pénibles et coûteuses, et le butin se fait moins abondant. D'autre part, la conversion à l'Islamisme des peuples soumis diminue la quotité des impôts. En outre, le goût du luxe, contracté dans les pays conquis, commence à gagner les conquérants. D'où une agitation politique qui provoqua des désordres dans les provinces.

b. Réveil des tendances régionalistes

Vers cette époque, une grande tension commence à se dessiner entre les deux provinces de Syrie et d'Irâk. Cette rivalité, qui continue celle qui avait constamment opposé les deux pays dans le passé et qui ira désormais en grandissant, se déclenche d'abord sous la forme d'une divergence dans la rédaction des exemplaires du Coran, que les soldats de Syrie et d'Irâk portent sur eux. Pour couper court à ces dissensions qui commencent à provoquer des voies de fait, Uthmân fait procéder à une rédaction définitive du Coran et impose un texte uniforme à toutes les provinces de l'Empire (p. 115—116). Cette réforme, froissant des croyances différentes de celles imposées par la nouvelle rédaction du Livre saint, soulève de nouvelles haines contre le calife, que ses anciens compétiteurs ne se feront point faute d'exploiter à leur profit. Enfin, la politique de famille pratiquée par Uthmân dresse contre lui les anciens Compagnons de Mahomet et surtout la jeune veuve du Prophète, Aïcha, «la mère des croyants».

Ce sont les provinces qui, conscientes de leur importance et de leur supériorité dans l'Empire, vont exploiter le mécontentement général pour mener la lutte ouverte contre le calife. L'édition officielle du Coran est qualifiée de fausse et d'incomplète. En 655, une première tempête éclate à Kûfa; elle est rapidement et pacifiquement apaisée par Uthmân. En 656, cinq cents Arabes viennent d'Egypte à Médine, pour demander la révoca-

tion de leur gouverneur. La majorité des Médinois prend parti pour eux. Une révolte éclate, secrètement dirigée par Ali, ainsi que par Aïcha, dévouée du désir de jouer un rôle. La demeure de Uthmân est prise d'assaut et pillée, et lui-même est tué pendant qu'il est en train de lire le Coran: le sang du calife se répand sur l'exemplaire du Livre saint. Son corps est enterré par sa femme, aidée de quelques amis, dans le silence de la nuit.

3. *Sous le règne de Ali (656—661). Guerre civile, schismes religieux et effondrement de l'Empire de Médine*

a. *Le calife Ali*

Ali est le quatrième et dernier des califes dits «Ar-Rashidûn» (p. 176—177). «Les cinq ans du califat d'Ali sont la *fitna* (division), la rupture de l'unité, le désordre» (Gaufrey-Demombynes).

Gendre et Compagnon du Prophète, Ali est salué, dans les mosquées, du titre de calife, le jour même de l'assassinat de Uthmân. Mais ce choix ne semble pas avoir plu à Aïcha, «la mère des croyants», qui appela les Musulmans pour venger l'assassiné. Les compétiteurs de Ali: Taha, et surtout Zûbaïr, neveu de Khadîja, la première épouse du Prophète, et enfin Mu'awya, gouverneur de Syrie et cousin de Uthmân, se déclarent contre le nouveau calife. La première scission politique se dessine entre les provinces du monde de l'Islâm.

b. *Guerre civile: Bataille du Chameau (657)*

Isolé dans Médine, qui lui est hostile, sans troupes pour l'y protéger, Ali cinq mois après son avènement, quitte la capitale pour l'Irâk, dans l'espoir de s'appuyer sur la colonie militaire de Kûfa, où il établit sa résidence. Marchant ensuite, avec 12.000 Kûfites, sur le camp militaire de Basra où ses compétiteurs Taha et Zûbaïr l'avaient déjà précédé, Ali inflige à ces derniers une cuisante défaite (657). Aïcha, qui montait un chameau pour encourager les révoltés, est faite prisonnière puis renvoyée à Médine; d'où le nom de «Bataille du Chameau» donné à ce premier combat sanglant qui eut lieu entre troupes musulmanes. Mais Mu'awya demeurait redoutable en Syrie.

«Ali, vainqueur dans cette première grande bataille, où des musulmans s'étaient entre-tués, restait en présence de Moawia. Cette simple indication des faits suffit à signaler une nouveauté: le déplacement et le dédoublement du centre de l'Empire (Kûfa et Damas) . . . En 660, la lutte se joue entre la Syrie, Damas, où Moawia est gouverneur et où il s'est posé en chef, vengeur du sang d'Othmân, et l'Irâq, où Ali cherche un appui bien incertain auprès des habitants de Coufa et de Baçra, cités nouvelles qui

remplacent la capitale de la marche iranienne, Hira, et auxquelles Bagdad succédera. La lutte est déjà posée entre deux religions et deux esprits, les provinces byzantines et méditerranéennes: la Syrie et l'Egypte, en face de la province sassanide: l'Irak.¹⁵

c. La bataille de Siffin (657)

De même qu'Antoine, puis Octave, s'étaient posés en vengeurs et héritiers de Jules César, assassiné à Rome, c'est à Mu'awya, gouverneur de Syrie et chef des Umayyades, auxquels appartenait le calife tué à Médine, qu'incombe le devoir de venger sa mort.

Mu'awya commence par demander à Ali de lui livrer les meurtriers de Uthmân. Après un mois passé en vaines négociations, les deux adversaires en viennent aux mains. Un engagement décisif, qui a lieu à Siffin (657), près de Rakka, sur la rive droite de l'Euphrate, tourne déjà à l'avantage de Ali, lorsque le rusé Amr ibn al Aas, conquérant et ancien gouverneur d'Egypte rallié à Mu'awya, conseille à ce dernier d'envoyer des troupes nouvelles avec des corans au bout des lances, pour montrer qu'ils en appellent au jugement d'Allâh. Ce stratagème porte les gens d'Irak à imposer à Ali d'accepter un arbitrage. L'arbitre désigné par Mu'awya traite les deux rivaux comme des candidats au trône et, par une manœuvre habile, amène l'arbitre de Ali à les déclarer tous les deux déchus. Furieux, Ali refuse d'obtempérer à cette décision et se met ainsi dans son tort. En réponse, les troupes de Mu'awya reconnaissent leur chef comme calife.

d. Grands schismes religieux (658). Naissance des sectes Kharijite et Chiïte

Autour de Ali, les partisans de l'action vigoureuse, révoltés par l'indécision, la maladresse et la faiblesse de leur chef, abandonnent celui-ci. Ces dissidents, que l'histoire désignera du nom de Kharijites ou *Khawârij* (sortants), choisissent parmi eux un nouveau calife. Par contre, les fidèles de Ali seront appelés les *Chiïtes*, du mot arabe *Chi'a*, qui signifie: parti ou secte. Pris entre deux feux, Ali marche contre les *Khawârij*, auxquels il inflige une terrible défaite (658). Leurs débris se répandront en Irak et en Perse, où leurs doctrines se propageront rapidement avant de gagner l'Afrique du Nord.

e. Assassinat de Ali (661). Fin des califes de Médine

Pendant que Ali était occupé de la révolte des *Khawârij*, Mu'awya, qui poursuivait les partisans de son adversaire, bat, aux portes de l'Egypte,

¹⁵ Gaudefroy-Demombynes, *op cit.*, p. 159—160.

le gouverneur de cette province, récemment nommé par Ali, le remplace par Amr ibn al Aas (658) et s'assure, par un armistice conclu avec l'empereur Constance moyennant le paiement d'un tribut annuel, contre une attaque de ses possessions de la part de Byzance. En 660, Mu'awya est reconnu comme calife à Jérusalem et, en 661, Ali est assassiné dans la mosquée de Kûfa, en Irâk.

La mort de Ali, quatrième successeur du Prophète, met fin à la série des califes Ar-Rashidûn et à l'Empire arabo-islamique de Médine.

f. Mu'awya seul calife (661). Avènement des califes de Damas

Après la disparition de Ali, l'Umayyade de Damas reste seul maître de l'Empire. Son avènement au Califat représente le triomphe de la vieille aristocratie mecquoise, qui avait longtemps combattu le Prophète, contre la clique des Compagnons de celui-ci. Il marque aussi le début de la prédominance politique des provinces sur le territoire métropolitain. Damas sera la capitale politique de l'Empire islamique, qui évoluera désormais vers la monarchie orientale des souverains byzantins et sassânides. Quant à Médine et La Mecque, elles resteront les métropoles religieuses de l'Islâm et des lieux de pèlerinage.

«Si, jetant les yeux en arrière, on considère l'évolution du califat sous ses quatre premiers représentants, . . . on voit, sous Abou Bakr, la stabilisation de l'Arabie et la préparation des conquêtes; sous Omar, la triomphante expansion; sous Othman, la consolidation des conquêtes, le développement du luxe et l'affaiblissement de l'autorité califale; sous Ali, l'accroissement de cette faiblesse, la guerre civile d'où naissent les grands schismes, l'arrêt de l'expansion extérieure, et, peut-être par imitation des monarchies byzantine et perse, l'avènement de l'idée dynastique en Islam.»¹⁶

¹⁶ Massé, *op. cit.*, p. 45.

III. L'Empire oriental des califes de Médine : organisation administrative et sociale

De même que Rome et l'Italie, sous le Haut-Empire, furent le centre politique du vaste Univers romain, de même Médine, La Mecque et le Hidjâz, sous les quatre premiers califes (632—661), sont le centre du nouveau monde arabo-islamique. Pendant cette première période de l'histoire de l'Islâm, l'Orient méditerranéen forme un ensemble de modestes provinces, relevant d'une métropole politique et religieuse située dans le Hidjâz.

1. *Organisation de l'Empire*

a. Pouvoirs du calife

L'extension rapide et démesurée des conquêtes et de la puissance politique des Arabes pose à l'Etat archaïque de Médine de nouveaux et grands problèmes. Devenu le chef suprême d'un vaste Empire, le calife de Médine doit modifier son rôle primitif de Seigneur ou *Imâm* d'un Etat théocratique, patriarcal et régional. La tâche surhumaine de Umar, fondateur et organisateur de l'Empire, l'intrigue et la jalousie qui déchirent la société musulmane naissante, empêchent le calife de penser à une réorganisation du jeune Etat islamique.

Nous avons vu les pouvoirs extrêmement étendus que les premiers califes détenaient, en leur qualité de successeurs du Prophète. Avec l'extension des conquêtes extérieures, ces pouvoirs, que le calife pouvait désormais difficilement assurer à lui seul, sont, en fait, exercés par d'autres person- nages, tant dans la capitale que dans les provinces (p. 178).

b. Délégués et fonctionnaires du calife

Dans l'exercice du pouvoir central, le souverain est assisté d'un grand-ministre (*vizir*), qui accapare souvent toute l'autorité suprême, et par des secrétaires d'Etat ou ministres (*Kuttâb*), qui, recrutés souvent parmi les tributaires ou les nouveaux convertis, sont tout-puissants. La direction de la prière est déléguée à un *imâm* et le commandement de l'armée à un *amîr*. Le pouvoir judiciaire est exercé par des *cadis* (juges), nommés par le calife.

Dans les pays conquis, en Egypte, Syrie, Mésopotamie, Perse, les Arabes adoptent le système administratif de leurs prédécesseurs byzantins

et sassânides. Les anciens fonctionnaires sont maintenus, même ceux qui gardent leur ancienne religion. L'autorité du calife, représenté par des délégués ou agents (*ummâl*), se superpose tout simplement à l'organisation sociale des divers groupements assujettis.

Le gouvernement des provinces est confié à un délégué, *amîr*, qui exerce l'autorité militaire et civile. Cette charge est généralement occupée par les commandants régionaux des troupes d'occupation. «Comme l'armée et la communauté religieuse se couvraient, ils étaient en outre les prieurs et les prédicateurs. Ils avaient également à assurer au début l'exercice de la justice... L'administration fiscale seule dépendait, dès le début, d'un fonctionnaire immédiatement responsable devant le Khalife.»¹⁷ Cet agent (*amîl*) doublait le gouverneur, pour l'empêcher de devenir trop puissant.

c. Les Arabes dans les pays conquis

Comme leurs prédécesseurs gréco-romains et perses, les conquérants arabes forment, dans l'Orient conquis, une classe de seigneurs où se recrutent les dignitaires provinciaux. Installés dans les villes ou, par préférence, dans des colonies nouvelles, Fostât (vieux Caire) en Egypte, Kûfa et Basra en Irâk, ils sont militairement organisés et prennent le nom d'immigrés (*muhâjîr*).

«Les Arabes n'avaient pas eu le goût des cités, et leur vie ancienne ne les y préparait pas. Hors des villes saintes: La Mecque, Médine et Jérusalem, il n'y a point de cités musulmanes. Il leur déplait d'habiter les anciennes villes des infidèles: on redira la répugnance des Omeyyades à demeurer à Damas. Les armées musulmanes fondent des camps permanents, où les fonctions naturelles de la vie citadine se créent d'elles-mêmes, et où s'organise l'Islâm, religion de sédentaires unis autour d'une mosquée. Coufa, Baçra, Fostât, sont des camps qui deviennent, comme malgré elles, de grandes villes: les nomades y sont peu à peu attachés.»¹⁸

Essentiellement continentaux, les conquérants arabes ont, dès le début, choisi, comme capitales provinciales, des centres situés aux portes du Désert, qui est leur élément et la voie de communication naturelle avec l'Arabie centrale, le Hidjâz et le Yémen, leurs centres originels d'expansion. On rapporte que des instructions du calife Umar recommandaient à ses lieutenants en Egypte «de ne point mettre l'eau entre eux et lui».

En Syrie, la ville-oasis de Damas remplace Antioche, que les Grecs avaient préférée à cause du voisinage de la mer qui les mettait en contact avec la Grèce. Les mêmes raisons ont porté les Arabes à remplacer la cité maritime d'Alexandrie, capitale de l'Egypte ptolémaïque et gréco-romaine, par le camp arabe de Fostât, ancienne forteresse byzantine (*phossaton*)

¹⁷ Brockelmann, *op. cit.*, p. 60.

¹⁸ Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 159.

sur la rive orientale du Nil et aux portes du désert de l'Est, qui sera le futur vieux Caire. Enfin, en Irâk, Ctésiphon-Séleucie, ancienne résidence des Grecs et ensuite des Iraniens, est abandonnée pour Hira d'abord, ensuite pour Kûfa, et plus tard pour Bagdâd.

Le blé d'Egypte, qui, sous les Romains et les Grecs, était dirigé vers Rome et Byzance, prend désormais, sous les Arabes, la direction de Médine. Pour en faciliter le transport, Amr ibn al Aas remet en état le canal du Nil à la mer Rouge: après six mois de travail, ce canal est achevé et les céréales peuvent être portées dans le Hidjâz.

d. Condition des indigènes non musulmans

Le statut juridique des indigènes non musulmans ne sera pas précisé, d'une façon définitive, avant le troisième siècle de l'Hégire. Cependant, la tradition islamique fait remonter au calife Umar, second successeur du Prophète, l'établissement des principes essentiels qui régiront les indigènes non convertis.

Dans l'intérieur de la Péninsule arabique, où tous les habitants devaient être obligatoirement musulmans, les Juifs arabes de Khaïbar, que le Prophète avait tolérés, sont transférés en Syrie par ordre de Umar. Il en est de même des communautés chrétiennes d'Arabie, qui refusaient de se convertir à l'Islâm. En dehors de l'Arabie, les non-musulmans sujets du calife, les «gens du Livre» (Chrétiens et Juifs) et même les idolâtres, sont tolérés. Leurs vies et leurs biens sont respectés, à charge de payer la double taxe, foncière et personnelle.

«Devant la caste militaire arabe, les non-Arabes jouaient le rôle de sujets ou de *ra'aya*, pluriel de *ra'ya* (troupeau, gens soumis), . . . vieille métaphore sémitique déjà familière aux Assyriens. Tandis que les musulmans ne payaient que l'impôt des pauvres, les sujets avaient à fournir le tribut et à pourvoir en outre à l'entretien de ceux-là. Mais le gouvernement se souciait encore moins de leurs affaires intérieures que de celles des tribus arabes. Dans les pays qui étaient autrefois chrétiens, c'étaient les évêques qui se chargeaient de la direction des affaires civiles; en Perse, la petite noblesse rurale . . . conserva sa position dirigeante.»¹⁹

Les indigènes non musulmans paient à leurs nouveaux maîtres arabes l'impôt de capitation, *Jizya*, et l'impôt foncier, *Kharaj*, qui étaient fixés dans leurs capitulations. Ce double impôt, dont la quotité était inférieure à celle que percevaient les Gréco-Romains, était une sorte de tribut pour la protection que leur accorde l'Etat et pour la concession de leur liberté religieuse. En échange du paiement de ces redevances, les indigènes non musulmans, désignés sous l'appellation générale de *dhummi* (protégés),

¹⁹ Brockelmann, *op. cit.*, p. 61.

conservent leur ancienne organisation sociale, avec leur religion, leurs cadres administratifs et leurs biens.

« Il y a, en somme, deux sociétés superposées sous la domination unique du calife . . . : les Arabes conquérants et les indigènes tributaires . . . Les indigènes ont conservé leurs coutumes, leurs magistrats . . . Tous ont été trop bien habitués, dans l'empire romain et dans le royaume iranien, à veiller eux-mêmes, par des corporations privées, à tous les travaux qui conservent l'activité économique du pays, pour s'étonner de l'insouciance absolue de l'Etat musulman pour les intérêts généraux . . . Il faut noter au passage cette carence de l'Etat musulman. Il serait risible d'en faire un grief spécial au califat: l'empire romain avait des lacunes analogues.»²⁰

2. *Libéralisme et tolérance des conquérants arabes*

Vu leur infériorité numérique, les conquérants arabes, qui ne s'attendaient guère à un succès aussi rapide et complet, auraient très vraisemblablement été rejetés, par la suite, dans leurs déserts d'Arabie, si des facteurs puissants n'avaient contribué à leur attirer la sympathie des populations assujetties et à leur assurer, dans les pays conquis, un établissement durable. Outre l'action des facteurs économiques, qui procurèrent à l'Empire arabo-islamique une brillante prospérité matérielle, il importe de rappeler constamment la tolérance des Arabes, leur politique d'humanité et de sagesse, leur attitude pleine de libéralisme, de mansuétude et de compréhension, à l'égard des peuples soumis, de leurs aspirations nationales et de leurs besoins sociaux (p. 179—181).

« Il semble acquis aujourd'hui que les Arabes ne persécutèrent personne pour des motifs religieux . . . On ne trouve, dans toute l'histoire de l'Egypte musulmane, sauf sous le calife Hakim (996—1021), aucune mesure qu'on puisse comparer à une persécution à la Dioclétien.»²¹ Bien plus, les premiers conquérants arabes protègent la religion chrétienne, respectent les prêtres, font des dons aux églises et aux couvents et autorisent la construction de nouvelles églises. Ce n'est que plus tard, sous le calife abbasside Mutawakkil (847—861), on le verra, que ce souverain édictera, sur la question des églises comme sur les signes distinctifs des tributaires, des prescriptions détaillées et sévères. Dans le même temps, Mutawakkil, prince féroce et menacé dans sa vie, sévira plus cruellement contre les sectes islamiques non sunnites.

Quant aux mesures vexatoires et humiliantes que les Musulmans appliqueront, plus tard, à leurs sujets chrétiens et juifs, elles ne constituent pas une innovation à leur époque, et leurs causes sont généralement plus

²⁰ Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 153, 154.

²¹ Gaston Wiet, *L'Egypte arabe*, p. 40.

politiques que religieuses. Les traditions arabes préislamiques «relatent, en effet, qu'un roi de la Perse antique avait prescrit aux Arabes de laisser pendre leurs cheveux, de porter des vêtements d'une couleur déterminée, d'habiter des tentes en étoffe de crin et de monter à cheval sans selle. D'autre part, c'est peut-être dans l'arsenal des lois byzantines que l'Islam trouva l'interdiction de construire de nouvelles églises.»²² Ces lois byzantines visaient, bien entendu, les églises dissidentes.

Il ne faut donc pas juger ces traitements discriminatoires avec nos idées et notre mentalité modernes. En Egypte, les individus recensés dans des villages dont ils ne sont pas originaires étaient marqués aux mains et au front. «Un texte précis du quatorzième siècle va nous prouver que ces marques sur le corps humain n'avaient rien d'infamant ni même de particulièrement pénible... En somme, les procédés employés, si vexatoires qu'ils aient pu être, doivent être considérés dans leur époque et dans leur milieu.»²³

Asservies depuis des siècles, les populations conquises par les Arabes étaient, en fait, heureuses de survivre au cataclysme de la nouvelle invasion, d'en être quittes à si bon marché. La fiscalité arabe paraît légère, après celle des agents byzantins et sassânides. «La lassitude des querelles religieuses chez les uns, l'indifférence chez les autres, fait accepter sans surprise le mépris des vainqueurs envers leurs sujets étrangers à la communauté élue.»²⁴

3. *L'arabisation et l'islamisation dans les pays conquis, sous les califes de Médine*

On a trop tendance à confondre l'extension de la domination politique de l'Islâm avec l'expansion de la religion islamique et de la langue arabe, et d'attribuer, par suite, la conversion des populations conquises à la pression de la force brutale. Les faits de l'histoire nous apprennent, au contraire, que si l'Empire des premiers califes, comme tous les grands empires, a été forgé par les armes et s'est étendu grâce aux conquêtes militaires, il n'en fut pas de même de l'expansion de la religion islamique et de la langue arabe, qui n'ont guère progressé avec la même cadence. En effet, l'arabisation et l'islamisation du monde oriental ne se sont accomplies, on l'a dit, que lentement et progressivement au cours des siècles.

Pendant toute la durée du Califat de Médine (632—661), l'administration, dans les anciennes provinces byzantines de Syrie et d'Egypte, a continué à employer la langue grecque, et les indigènes non musulmans

²² G. Wiet, *L'Egypte arabe*, p. 23.

²³ Wiet, *op. cit.*, p. 46—47.

²⁴ Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 153.

étaient la majorité hors d'Arabie. Les monnaies byzantines restèrent également en usage. C'est seulement sous les califes umayyades de Damas, à partir de 700, que la langue arabe sera imposée comme langue officielle de l'administration pour le territoire de l'Empire. Même après cette date, on le sait, l'araméen, en Syrie et en Irâk, et le copte, en Egypte, demeureront, pendant longtemps encore, les langues courantes des populations indigènes (p. 98-99).

Sans doute, l'effet moral des victoires mirifiques des Arabes fut considérable sur les populations orientales, peu belliqueuses et très sensibles au prestige de la force. Mais, en accueillant favorablement, et même parfois avec enthousiasme, les nouveaux envahisseurs qui les délivraient du joug tracassier des Byzantins et des Perses, les Orientaux avaient l'entière liberté de garder leurs religions propres. Les conquérants arabes ont, non seulement réglementé, d'une façon juridique, la vie de leurs sujets non musulmans, mais même découragé les conversions à l'Islâm, en assignant aux nouveaux convertis un rang inférieur dans la société islamique (p. 170).

Aussi, pendant le premier siècle de l'Hégire, les populations de Syrie, d'Egypte et de Mésopotamie, étaient-elles restées, en grande majorité, fidèles à leurs croyances ancestrales. Elles gardèrent, pendant longtemps, leurs tribunaux, leurs langues, leurs institutions municipales et provinciales, moyennant le paiement d'un tribut. Responsables du maintien de l'ordre et de la rentrée des impôts, elles déchargeaient les conquérants des soucis de l'administration, aux complications de laquelle ces derniers n'étaient guère préparés.

On conçoit que, sous un pareil régime, qui rappelle la tolérance et le libéralisme des Perses achéménides, le monde oriental fut, en général, loyal envers ses nouveaux maîtres. C'est, en effet, pendant cette première période de l'histoire islamique que l'Empire des califes, où les éléments non musulmans et non arabes formaient encore la majorité des habitants, fut le plus puissant et le plus solide, et que les grandes conquêtes furent réalisées.

Par contre, et la chose peut sembler surprenante, c'est à partir du moment où le monde oriental aura, dans sa grande majorité, embrassé l'Islamisme et adopté la langue arabe, que les divers groupements géographiques de l'Empire des califes commenceront respectivement à voir renaître leurs vieilles tendances régionalistes, qui finiront par détruire l'unité politique de l'édifice impérial du Califat. Ainsi, comme nous l'avons déjà maintes fois constaté au cours des périodes antérieures, la religion et la langue se révéleront, une fois de plus, peu susceptibles de servir comme facteurs d'une unité politique organique, solide et durable.